rôles parentaux propres au Moyen Âge ayant pour conséquence la circulation des enfants. Une importante étude du vocabulaire latin et français montre que l'éducation s'exprime par « nourrir et ses dérivés ». Les formes sont multiples : l'oblation des jeunes enfants, l'éducation des jeunes nobles dans les monastères ou chez d'autres nobles constituent des pratiques originales.

Une longue introduction de M. CORBIER (p. 5-41) ajoute à la cohésion de l'ensemble : la problématique de l'adoption y est reprise d'abord à partir des travaux anthropologiques fondamentaux de J. GOODY. Dans un exposé synthétique sont ensuite examinés tous les problèmes de l'adoption (procédures et finalités, caractéristiques des adoptés et des adoptants) ; l'éducation y a sa place. La réflexion que suscitent le devoir de reconnaissance et la « dette » contractée par les enfants, n'est pas moins importante. Les questions sont fermement posées et, par là, les différentes communications insérées dans une perspective générale prennent tout leur sens et leur relief.

Dans ce livre riche et dense, le lecteur trouvera une masse d'informations et d'observations. Des fils se tissent entre les articles ; dans une perspective diachronique ou comparatiste, les échos et les rappels ne manquent pas. La problématique de l'adoption s'en trouve enrichie et la réflexion stimulée.

Michèle DUCOS.

Histoire des religions.

John SCHEID, *Religion et piété à Rome*, 2e éd. : Paris, Albin Michel, 2001, 192 pages.

Ce classique de l'anthropologie religieuse, écrit en 1978-1980, publié en français en 1985 (*R.É.L.*, 64, 1986, p. 319-321), est réédité sans profondes modifications. On se bornera donc à signaler les principales nouveautés apportées au texte initial. La doctrine n'a pas varié ; on y retrouve les principes fondateurs du livre de 1985 : l'anthropologie, plutôt que la théologie, « la relative synchronie plutôt que la grande diachronie » (p. 22). L'ouvrage est pourvu d'une préface, qui est une réflexion sur les religions dites « mortes » et leur étude, qui peut être salutaire pour les sociétés modernes. Au centre du livre trône, dans une présentation nouvelle, une défense et illustration de l'œuvre de G. DUMÉZIL ; toutefois, des pages écrites en 1978-1980 paraissent, inévitablement, d'une actualité moins brûlante, vingt ans après.

La bibliographie a été actualisée. Une traduction des mots latins ou étrangers (*regia* « maison royale » ; *Quellenforschung* « recherche des sources »), un glossaire viennent désormais en aide au non-spécialiste. Les fautes matérielles ont été corrigées ; point toutes, cependant. On rectifiera, p. 23, *Auguste* BOUCHÉ-LECLERCQ ; et on évitera, p. 63, de qualifier d'« italique » l'*Etrusca disciplina*. Je souhaiterais, pour la 3e édition, un index complet, et non un relevé si sélectif qu'on y cherchera en vain des noms aussi importants que ceux de Mars, Numa, Vénus, etc., pourtant mentionnés avec honneur dans l'ouvrage.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Frédéric CHAPOT et Bernard LAUROT, *Corpus de prières grecques et romaines* (Recherches sur les Rhétoriques religieuses = « 3 R », 2) : Turnhout, Brepols, 2001, 446 pages.

La collection inaugurée par la *Bibliographie de la prière (R.É.L.*, 78, 2000, p. 356 s.) se poursuit avec ce nouveau volume qui est le « compagnon » du premier. Après une introduction commune qui souligne, entre autres problèmes, la difficulté d'établir une typologie (prières publiques / privées?), il se compose de deux anthologies successives de la prière païenne, grecque, **G1** à **101**, de l'*Iliade* à la prière conclusive, en bonne place, de Simplicius; puis romaine, **L1** à **89**, des chants des Saliens et des Arvales (VI^e^ siècle?) à Firmicus Maternus et l'*Asclépius*. La confrontation, permanente, entre les deux parties est riche d'enseignements. Les textes sont classés dans l'ordre chronologique, selon une présentation homogène : chacun, reproduit dans la langue originale, ce qu'on appréciera, est accompagné d'une traduction, d'un commentaire bref, mais substantiel, et d'une courte bibliographie. On trouvera, en annexe, seize textes théoriques grecs et latins sur la prière (Pline, Platon, Xénophon, Sénèque, etc.), une chronologie et trois index, des sujets, des auteurs, des mots grecs et latins.

On pourra, sans doute, s'interroger sur le choix de tel ou tel texte : les chansons de Plaute, dans le *Curculio*, celle du vin, celle des verrous, ont-elles bien leur place dans cette anthologie? Convient-il de traduire *dea sancta Tellus* (**L85**) par « déesse sacrée » ? On corrigera, p. 261 : Fundania est la femme de Varron. Mais l'intérêt, l'utilité d'une telle anthologie sont manifestes : prières réelles, celles de la liturgie, prières refaites, celles de la littérature, prières parodiques, qui supposent la connaissance, la reconnaissance, par le public, des codes du langage religieux, prières des philosophes, prières de la magie et défixions s'y côtoient, à la fois proches et contrastées. Recueil de sources, à exploiter comme des documents (le latiniste y trouvera commodément réunis les textes de référence, littéraires et épigraphiques, prières de Caton, de Tite-Live, des Jeux Séculaires, et bien d'autres), livre de prières, instructif, voire édifiant : on sera sensible, avec les éditeurs, à la richesse et à la diversité de ces textes, mais, plus encore, à la gravité d'un discours religieux qui laisse une impression forte, car c'est celui par lequel l'homme antique entrait en relation avec ses dieux.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Franz CUMONT, *Astrologie et religion chez les Grecs et les Romains*. Texte présenté et édité par Isabelle TASSIGNON (Institut historique belge de Rome. Études de Philologie et d'Archéologie Anciennes, 37) : Bruxelles-Rome, 2000, 174 pages.

Il s'agit d'une version en langue française de l'*Astrology and Religion Among the Greeks and Romans* de F. CUMONT, paru en 1912 à New York. Mais l'ouvrage qui vient de paraître en est plus qu'une simple traduction. En effet, l'*Astrology* était constitué d'un ensemble de conférences prononcées par l'auteur aux États-Unis, en anglais, en 1911. Mais F. CUMONT, sollicité en ce sens, souhaitait aussi donner une version française de ce livre, qu'il voulait par ailleurs plus complète que la version parue en anglais. Si le projet n'aboutit pas, il n'en était pas moins bien avancé. I. TASSIGNON a pu l'établir d'après des textes manuscrits ou dactylographiés, composés à cet effet : ces textes font partie des importantes archives (répertoriées dans une banque de données de 4.000 fiches) léguées par F. CUMONT à l'*Academia Belgica* de Rome. On ne peut que se réjouir de l'aboutissement

posthume de ce projet, d'autant plus qu'il contient deux chapitres (« La conception astrologique du monde » et des « Conclusions ») qui ne se trouvent pas dans l'édition américaine.

G. FREYBURGER.

IMAGO ANTIQVITATIS. Religions et iconographie du monde romain. Mélanges offerts à Robert TURCAN : Paris, De Boccard, 1999, 443 pages.

Les trente-cinq études réunies dans ce volume (et présentées dans l'ordre alphabétique) couvrent tout le champ, et il est vaste, des disciplines auxquelles s'est voué R. TURCAN. L'abondante et utile bibliographie de ses travaux, p. 11-34, le confirme pleinement.

Les contributions archéologiques et épigraphiques sont particulièrement nombreuses. Jean Ch. BALTY retrouve sur un tableau de Jean Cousin (vers 1540-1550) la *Tellus* de *l'Ara Pacis*. F. BARATTE étudie une plaque de bronze d'Announa (Algérie), à l'effigie de Tyché; J.-C. BÉAL, le pilier funéraire d'Igel; J. M. BLÁZQUEZ, les mosaïques décorées d'animaux fantastiques, griffons et *ketoi*; Y. BURNAND, une inscription funéraire de Besançon; F. CHAMOUX, le buste de la Dame d'Avenches (Antonia Minor?); R. CHEVALLIER, la ronde des Saisons sur une mosaïque de Ravenne; L. FAEDO, Uranie, entre astrologie et astronomie, sur deux petits reliefs du Louvre. D. FISHWICK restitue l'inscription d'un prêtre de Sardaigne. V. GAGGADIS-ROBIN s'interroge sur la provenance d'un sarcophage (avec Médée), sans doute rapporté d'Asie mineure à Marseille au XVIII[e] siècle par Choiseul-Gouffier; A. GIULIANO rapproche une statuette de Bolsena des bronzes de Riace; G. KOCH revient sur un sarcophage attique (perdu) de La Gayole; M. MAYER inventorie les petits hermès décoratifs trouvés dans la péninsule ibérique (120 exemplaires); F. RICHARD réexamine le site du sanctuaire fédéral des Trois Gaules; K. SCHAUENBURG, des sarcophages et une patère d'argent qui montrent des scènes du cirque.

On accordera une mention spéciale aux thèmes dionysiaques: ainsi les mosaïques d'Apamène qu'étudie Janine BALTY; le triomphe bachique de Tusculum sur lequel N. BLANC retrouve l'image rarissime d'une girafe; une plaque de bronze des Roches-de-Condrieu examinée par P. CUYNAT; une mosaïque de Langres, par J.-P. DARMON; G. GUILLAUME-COIRIER traite de la couronne de cou et de l'ivresse, condamnable ou salvatrice, des banquets; H. LAVAGNE, d'un sarcophage de Cadenet.

Un autre groupe s'attache aux croyances, idées, images religieuses de l'époque impériale. Sous le signe de l'astrologie, J.-H. ABRY confronte Manilius et Firmicus Maternus. J. ALVAR étudie la déesse celto-lusitanienne *Ataecina* (assimilée à Proserpine). J. ARONEN s'interroge sur le nom du vers saturnien et sa relation à Saturne; R. BRILLIANT, sur les réponses romaines au problème de la mort; E. MARIN, sur deux exemples de *consecratio in formam deorum* dans l'*Augusteum* de Narona (Croatie); J.-P. MARTIN, sur les thèmes de l'épopée repris dans la numismatique impériale (Énée et Anchise, la louve et les jumeaux, Romulus); A. MASTROCINQUE, sur Alexandre d'Abonouteichos, « mage hellénisé »; S. MONTERO, sur la statue du devin Thrasybule et le chien à finalité purificatrice qui l'accompagne.

Dans le domaine des religions orientales, on lira les deux études isiaques de Fr. BRENK, à propos d'une réinterprétation récente de l'*Iseum Campense*; et de G. SFAMENI GASPARRO, sur Isis *Salutaris*, à la fois médicale et oraculaire, double

faculté qui se rattache à ses pouvoirs de maîtresse de la magie. G. CASADIO dresse un curieux portrait de Fr. Cumont.

Trois études, enfin, rendent hommage à l'historien des Césars : celles de F. GURY, sur le projet théocratique de Caligula, en triade avec les *Castores* ; de T. HÖLSCHER, qui lit sur l'arc de Bénévent et la colonne Trajane la domination universelle, *Alle Welt für Trajan* ; de R. REBUFFAT sur les premiers balbutiements de la paléontologie et le goût pour les curiosités de la nature (*Auguste et les Dinosaures*).

Trois index complètent ce volume riche et varié : des textes antiques, des noms de lieux, des noms de personnes. Ils nous invitent à refaire le parcours qui, de l'Espagne à l'Orient, nous a menés d'un bout à l'autre du monde romain.

Jacqueline CHAMPEAUX.

La Magie, études rassemblées par A. MOREAU et J.-C. TURPIN : Université Montpellier III, 2000, 4 vol., 1191 pages.

Cette vaste contribution à l'étude de la magie, de l'Antiquité à nos jours, réunit les actes d'un colloque tenu à l'Université Paul Valéry de Montpellier en mars 1999, dans le cadre du Séminaire d'Étude des Mentalités Antiques.

Malgré ses dimensions imposantes, l'ouvrage reste d'une consultation aisée. Les trois premiers volumes regroupent l'ensemble des articles, suivant une organisation chronologique. Le tome I traite, pour une part, des civilisations étrangères au monde gréco-romain, des Mésopotamiens aux Scandinaves, en passant par le peuple égyptien ; pour l'autre, de la magie dans le monde grec, de l'âge classique à l'époque hellénistique. On trouvera dans le tome II les pages consacrées à l'Antiquité grecque tardive et au mythe récurrent de la magicienne. Le tome III conduira le lecteur, à un rythme plus accéléré, du monde latin à l'époque contemporaine, après un détour par le Moyen Âge, ses sorcières et ses fées. Une synthèse générale, les résumés des communications, un index ainsi qu'une ample bibliographie complètent utilement ce travail d'envergure.

De portée scientifique, cette étude (qui s'inscrit dans le sillage des travaux récents d'A. BERNAND et de F. GRAF) intéressera pourtant un très large public. On appréciera surtout son caractère synthétique — malgré la diversité des domaines abordés — et le ton résolument plaisant adopté par ses éditeurs qui, dès les premières pages, éclairent le profane par un indispensable *Petit guide à l'usage des apprentis sorciers* ! Comme le suggère l'exposé inaugural dû à F. GRAF (I, p. 41-60), il s'agit ici d'appréhender le phénomène magique dans son essence et ses manifestations, et ce, depuis les origines : si le terme μάγος n'est attesté qu'à partir du VI^e^ siècle avant notre ère, dans un fragment d'Héraclite, des tablettes rédigées en sumérien font état de pratiques d'envoûtement en Mésopotamie, aux II^e^ et I^er^ millénaires avant J.-C. (J. BOTTERO, *Magie, exorcisme et religion en Mésopotamie*, I, p. 63-76) et l'on a tout lieu de penser que des rituels magiques étaient connus, à la même époque, du peuple anatolien (M.-C. TRÉMOUILLE, *Les rituels magiques hittites : aspects formels et techniques*, I, p. 77-94). Dépassant le cadre étriqué de la diachronie, cet ouvrage original nous propose d'aborder la notion suivant trois axes fondamentaux : les pratiques magiques et les documents qui en font foi, le point de vue des philosophes et des législateurs et, enfin, la place de la magie dans les textes littéraires. En résulte une somme, dans la pleine acception du terme, qui embrasse avec virtuosité près de quarante siècles d'histoire et n'exclut aucun des champs d'activité de cette fascinante et mystérieuse discipline.

L'Antiquité gréco-romaine tient bien sûr une place de choix dans cet ensemble et la magie y est envisagée sous ses aspects les plus divers. On retiendra, parmi un grand nombre d'articles consacrés à cette période, l'exposé d'A. MOTTE (*À propos de la magie de Platon*, I, p. 267-292) à propos de la conception platonicienne de la magie. Comme on le voit, l'opposition entre religion et magie se trouve déjà dans les *Dialogues*, où le philosophe fustige violemment les φαρμακεῖαι et tous les modes de persuasion. A. MOTTE s'attache ainsi à mettre en évidence la critique de la sophistique et du sophiste, assimilé, chez Platon, à un simulateur entretenant le mensonge et l'illusion. À travers une approche plus littéraire, N. MÉTHY (*Magie, religion et philosophie au second siècle de notre ère. À propos du dieu-roi d'Apulée*, III, p. 85-108) envisage les points de convergence entre magie, religion et philosophie dans l'*Apologie* d'Apulée et soulève, une nouvelle fois, la question de l'identité du dieu-roi évoqué par l'homme de Madaure. Pour ce qui concerne le domaine étrusque, D. BRIQUEL (*Haruspices et magie : l'évolution de la discipline étrusque dans l'Antiquité tardive*, I, p. 177-196) porte un regard très neuf sur la dissociation traditionnelle des pratiques magiques et religieuses ; quoique la divination, c'est-à-dire les procédés rituels visant à connaître la volonté des dieux, constituât l'objet essentiel de la religion étrusque, l'auteur suppose l'intrusion de rituels magiques dans l'*Etrusca disciplina*, à une époque de syncrétisme (le IV^e^ siècle de notre ère) où celle-ci s'ouvre à différentes doctrines. En spécialiste de la religion romaine, G. FREYBURGER (*Prière et magie à Rome*, III, p. 5-14) souligne quant à lui la parenté de la prière romaine et de l'incantation, toutes deux désignées par le terme de *carmen*, et, à travers l'exemple du *carmen Aruale*, des prières de malédiction et des tablettes de défixion, il met en lumière la résurgence de certains motifs magiques dans les rites archaïques. Mentionnons encore quelques d'études, plus particulièrement consacrées à la figure littéraire de la magicienne : figures mythiques, telles la Circé d'Homère (P. WHATELET, G. KARSAI) et la Médée d'Apollonios de Rhodes (A. MOREAU, R. BUXTON), ou simplement pittoresques, telle la magicienne vengeresse de Théocrite (D. PRALON, *La Magicienne*, III, p. 307-326) ou l'entremetteuse raillée par Properce dans ses *Élégies* (A. NOVARA, *Magie, amour et humour chez Properce*, III, p. 15-44). Autant de modèles qui s'incarnent, au Moyen Âge, dans le personnage de la fée, qu'elle se nomme Viviane, dans le *Merlin*, ou Morgane, dans le *Lancelot en prose* (F. DUBOST, *La magicienne amoureuse dans le récit médiéval, XII^e^-XIII^e^ siècles*, III, p. 149-172) : on fait de la magicienne, héritière de l'antique sorcière thessalienne, une héroïne romanesque dont les pouvoirs, souvent maléfiques, sont toujours associés à l'érotisme.

Nous ne saurions reprendre ici la table des matières dans son intégralité. Contentons-nous de remarquer que cette réflexion fournie — et parfois de qualité inégale — conduit à nuancer l'opposition entre religion et magie : dans un certain nombre de civilisations, les deux concepts étaient étroitement liés. Il faut attendre l'époque classique, et Platon, pour observer une véritable condamnation de ces pratiques ; condamnation qui se concrétise, à Rome, par diverses mesures répressives, notamment aux I^er^ et II^e^ siècles de notre ère. Quoi qu'il en soit, la magie s'impose comme l'un des motifs littéraires les plus riches d'inspiration. Sans doute parce qu'elle n'en finit jamais de susciter en nous, lecteur ou spectateur de tout âge, trois sentiments délicieusement exaltants que sont l'étonnement, la crainte et la curiosité.

Caroline FÉVRIER.